



L'ARLEQUIN, L'AMBRE ET L'ESPOIR

5 janvier 2153 : l'atmosphère lui semblait plus pesante que la veille, mais elle serait certainement plus légère que demain. Sous la pression croissante de ce ciel toujours plus gris, une autre journée à combler dans ce monde uniforme commença. Depuis cinq ans il feignait l'ignorance en jouant une fiction. Il portait désormais à la perfection son masque, au point d'oublier de le retirer le soir et finalement le confondre avec son propre visage pendant plusieurs jours. Ainsi, comme tous les autres êtres humains, il laissait son double écouler le temps qu'il lui était imparti. Exister au second plan. Rester allongé et regarder le film de la vie défiler.

Ce personnage qu'il jouait n'était pas n'importe qui, puisqu'il s'agissait de lui. Une ancienne version de Tristan Chislon, mais qui officiellement était la seule et unique : l'Arlequin d'avant la promesse. Pour permuter et passer de l'un à l'autre, il devait penser fortement à un mot encore

dénué de sens pour lui aujourd'hui : « espoir ». Lorsqu'il était Tristan, il n'avait aucun problème à se changer en Arlequin, car il avait parfaitement conscience de l'importance de ce terme. Mais quand il était Arlequin, la chose était moins aisée. Même s'il connaissait l'existence du mot, il n'avait pas l'expérience de son importance : ce qui garantissait d'une part son camouflage au sein de la société, mais d'autre part rendait la chose compliquée pour redevenir Tristan. Heureusement, c'était Arlequin qui avait formulé la promesse et qui avait découvert le poème du chêne séculaire. Il y repensait habituellement tous les soirs lorsqu'il était seul chez lui, ce qui garantissait à Tristan de ne pas sombrer en léthargie pour une durée indéterminée. Il eut quelques fois de mineurs incidents où Tristan apparut au milieu de gens, mais dans ces cas-là, il ne laissait rien paraître et permutait à nouveau grâce au mot magique.

Le jour, Arlequin menait la vie banale et ordinaire d'un jeune de vingt ans ; et le soir, Tristan prenait le relais sans laisser trop de trace. Car si Tristan avait pleinement conscience de l'existence de son double, Arlequin ne soupçonnait pas la présence de l'autre. Il avait simplement la sensation de se déconnecter lorsqu'il rentrait chez lui. Dans le fond, il était un peu comme toutes les autres personnes vivant sur ce monde monotone, car il ne faisait visiblement rien de

notable le soir, et c'était pour lui le principal. C'était même très agréable car après une journée de cours chargée, il se « reposait » et le lendemain, il connaissait ses cours et l'ensemble de ses devoirs étaient fait. Même si cela pouvait être étrange, un esprit de cette époque ne chercherait pas plus loin et se satisferait de cette situation. Et plus le temps passait, moins Arlequin pouvait se rendre compte de ce qui se passait en réalité car il prenait cette routine comme norme. D'ailleurs, Arlequin n'avait pas connaissance de ce surnom, car seul Tristan l'utilisait. Arlequin était donc Tristan, mais Tristan n'était pas Arlequin.

Depuis cinq ans, Arlequin effectuait tout de même un détour tous les vendredis soir qui aurait pu éveiller la curiosité d'un observateur extérieur. En effet, il se rendait une fois par semaine à l'hôpital. Plus de 250 visites à la même heure et dans la même chambre. Rien d'anormal jusque-là. Mais il s'agissait de la seule personne au monde qui rendait visite à la jeune femme entrée dans le coma depuis l'âge de ses quinze ans. Il ne se définissait même pas comme un membre de sa famille, mais comme « une simple connaissance de la victime ». Voilà qui était suspect, car en 2153, nul ne lui aurait venu à l'esprit de perdre ainsi son temps pour autrui, encore moins pour une soi-disant amie. Ce soir-là était néanmoins différent. Il y avait de l'agitation. Unité de réanimation,

premier étage au bout du couloir, la numéro 123 : les spécialistes s'affairaient au chevet de Noémie Juventa depuis le matin. Quand Arlequin arriva, il apprit la formidable nouvelle : son amie avait été transférée en salle de réveil et ce n'était plus qu'une question d'heure avant qu'elle n'émerge. Il attendit sur le banc métallique sans dossier en face de l'entrée de la chambre. Vers trois heures du matin, il finit par lui aussi tomber dans les bras de Morphée.

Deux heures plus tard, elle s'éveilla. Les médecins lui firent passer une batterie de tests et chose incroyable : elle se portait miraculeusement bien physiquement alors qu'elle avait tout de même subi un lourd traumatisme cinq années auparavant. Exténués par cette journée hors norme -on ne ramenait pas une personne plongée dans le coma depuis cinq ans tous les jours- les médecins ne prirent même pas la peine d'avertir le jeune homme endormi qui attendait devant la porte de la chambre. Aux alentours de huit heures du matin, Arlequin se réveilla. Amorphe, il vit tout de même que la porte de la chambre était entrouverte. Une décharge électrique le traversa alors : il était désormais pleinement réveillé. Tout doucement, il s'approcha discrètement et tendit délicatement l'oreille car il n'arrivait pas entrevoir par l'ouverture. Aucun bruit, le corps médical ne semblait pas être présent. Il prit sur lui et entra.

La chambre était relativement étroite, entièrement peinte en blanc. En guise de chevet, d'imposantes étagères où reposaient divers appareils de mesure inutilisés : ils étaient tous débranchés. Au centre de la pièce, un lit où était allongé une jeune femme dont le visage lui était désormais familier. Il l'avait vu grandir durant ces cinq dernières années, et c'était toujours demandé quelle pouvait être la couleur de ses yeux. Vert. Un vert émeraude réfléchissant avec douceur la lumière ambiante. Un vert d'...

- Espoir, dit-elle, le coupant dans ses pensées.
- Comment ? répliqua Arlequin extrêmement troublé par cette franche entrée en matière
- Non rien, oublie. Ça ne peut être toi. Il paraît que tu venais me rendre visite chaque semaine. On devait se connaître, mais désolé, mes souvenirs sont pour certains encore confus.
- Tu viens de dire « espoir » ?

Arlequin était toujours bloqué sur le premier mot prononcé par Noémie, et ce qui devait arriver se produisit : son esprit commença à s'embrumer. Le noir total, il était passé au second plan. Tristan prit le contrôle.

- Espoir !!! s'exclama Noémie. C'était donc bien toi !

- Avec un regard plein de tendresse et un sourire réconfortant, il lui répondit :
- Je suppose que c'est ainsi que tu me désignes, mais en réalité je m'appelle Tristan, Tristan Chislon.
- Non, tu n'es pas Tristan, c'était l'autre.

Amusé par cette réponse aussi juste qu'enfantine dans sa formulation, il décida de ne pas insister. Il était clair qu'Ambre Presoi - la véritable identité de Noémie que Tristan avait découvert - n'était pas encore en état pour mener une discussion sérieuse. Ils firent donc simplement connaissance et il garda ses interrogations pour plus tard. Il allait devoir garder la main pour un moment.

Un médecin entra dans la pièce pour faire un examen plus poussé de ses capacités. Tristan dut sortir, cela risquait de prendre plusieurs heures. Il mit à profit ce temps pour se plonger dans la réflexion suivante : qu'allait-il faire d'Arlequin ? Il ne savait pas encore comment, mais il était clair qu'Ambre, alias Noémie, pouvait les distinguer d'un simple regard alors qu'elle n'avait pas encore retrouvé l'intégralité de ses capacités. Était-ce un cas isolé ? Sa couverture était-elle menacée ? Dans tous les cas, il s'agissait d'Ambre Presoi. Il pouvait donc dire adieu à son masque. En effet, cinq ans auparavant, la jeune femme travaillait encore pour les

services de renseignement d'Uranus. Une fois rétablie, elle ferait sûrement son rapport sur la personne qu'elle était venue espionner pour « conduite déviante » sur Mars, c'est-à-dire lui : Tristan Chislon.

Il pouvait toujours basculer dans le crime et éliminer dès maintenant l'agent stellaire. La tentation était forte, l'issue certaine. Mais ce n'était pas sa manière d'agir, et certainement pas la raison pour laquelle il se rendait à son chevet toutes les semaines depuis cinq ans. C'était bien à cause de lui qu'elle se trouvait dans cet état. Bien qu'il ne sache pas expliquer le comment, il en était sûr. Il fallait qu'il présente ses excuses. Qu'importe les conséquences, il trouverait un moyen de s'en sortir, il en était certain. Et puis, il existait une seconde raison. Elle lui avait posé très clairement une question à l'époque : « Es-tu l'incarnation de l'Espoir ? », et aujourd'hui encore, après cinq ans de coma, elle le désignait par ce mystérieux terme. D'une manière ou d'une autre, elle possédait des informations qu'il n'avait pas. Ce serait donc contre sa nature et insensé de la tuer. Quant à Arlequin, tout dépendrait de l'agent Ambre Presoi.

Le médecin sortit après quatre heures de test et s'entretint avec Tristan :

- Vous êtes de la famille ?

- Non, une simple connaissance. Comment va-t-elle ?
- Bien, c'est même étonnant qu'elle n'ait aucune séquelle. A la fin de mon examen, elle avait déjà récupéré l'ensemble de ses capacités cognitives. Elle restera ici encore six mois pour faire sa rééducation et nous en profiterons pour la suivre.
- Je vous remercie, je peux aller lui parler ?
- Bien sûr, tout contact social est important pour mademoiselle Juventa

Sur ce, il entra pour la deuxième fois de la journée dans la chambre. Par son regard déterminé et légèrement amusé, on comprenait qu'elle était désormais maître de son esprit. Elle lui sourit avant d'engager la conversation alors qu'il refermait la porte derrière lui :

- Désolé pour toutes les étrangetés que j'ai pu te dire toute à l'heure. A vrai dire, je ne m'en rappelle plus trop, mais j'ai sûrement dû me comporter comme une enfant, commença-t-elle en rigolant tout autant que la dernière fois, si ce n'est plus.
- Pas de soucis Noémie... commença Tristan en souriant légèrement.
- Tu sais très bien comment je m'appelle, sinon je serai très déçue, lui répliqua-t-elle immédiatement

après avoir entendu son nom de code. Fais gaffe, sinon je continue avec Espoir !

- Ok, je vois. Désolé... Ambre. J'ai envie que l'on ait une discussion franche. Je peux m'asseoir ? répliqua Tristan.
- Ouais vas-y, je ne risque pas de t'en empêcher de toute façon, lui glissa-t-elle avec un clin d'œil malicieux.

Il s'assit doucement au bord du lit en prenant soin de ne pas lui faire le moindre mal. Il la fixa ensuite de ses yeux océaniques pour lui demander de but en blanc :

- Qu'est-ce que l'espoir ?
- Hum, personnellement je ne dirai pas « l'espoir » mais plutôt « Espoir », un peu comme un patronyme.
- Le mien ? Pourtant tu dois savoir qu'il s'agit de Chislon. Le tiens en revanche, poursuit Tristan, Presoi est une anagramme de « Espoir »...
- Attends, « es » puis le « p », et... « oi-r ». Ah oui, c'est vrai, je ne l'avais jamais remarqué. C'est fou ! fit-elle tout aussi ravie que surprise. A vrai dire, pour moi tu es bien « Espoir » et l'autre, celui qui est un peu rabougri, c'est Tristan.

- Je te prierai de m'appeler Tristan quelle que soit la personnalité que j'utilise, fit-il en se passant la main dans ses cheveux.

Il était un peu gêné de voir ses troubles de la personnalité surgir au grand jour pour la première fois depuis cinq ans. Mais au point où il en était, ce n'était pas si grave que ça. D'autant plus qu'elle n'éprouvait ni gêne ni peur face à cette différence -ce qui était extrêmement rare au XXIIe siècle où l'uniformité est le critère par excellence dans toutes les relations humaines-

- Ne tire pas cette tête enfin ! Ça ne te ressemble pas ! Si tu t'inquiètes par rapport à mon ancienne profession, il ne faut pas. Je ne ferai aucun rapport sur toi. De toute façon, je ne fais plus partie de l'agence stellaire d'Uranus, lui assura-t-elle.
- Comment puis-je te croire ?
- Si je travaillais toujours pour eux, ils ne m'auraient pas abandonnée sur place et auraient choisi de m'exfiltrer vers un hôpital militaire.
- Pourquoi t'ont-ils jetée de la sorte ?
- J'ai probablement failli à ma mission. Je n'étais pas encore titulaire : il s'agissait d'un examen en condition réelle auquel j'ai échoué avec brio.

Elle semblait sincère en lui expliquant ainsi son point de vue de la situation. Tristan savait reconnaître le mensonge, et jamais elle n'avait essayé de le tromper avec ses mots. Son instinct lui conseilla de lui faire confiance, et c'est ce qu'il fit par la suite. Il se sentait soulagé d'un fardeau qu'il porte seul depuis cinq ans. Il se mit à esquisser un sourire en coin sans raison particulière : il se sentait bien.

- Ça te fait rire de comprendre l'étendue du désastre que je suis professionnellement ? s'amusa-t-elle
- Un peu, concéda-t-il avant de reprendre de manière plus sérieuse : mais si tu étais en examen, ça signifie que tu as déjà... tué ?
- Oui, dès l'âge de treize ans. Je sais que c'est terrible et j'en porterai toujours la responsabilité, commença-t-elle, mais...
- Mais ? l'encouragea-t-il
- Juste avant que je ne m'effondre pour ces cinq années de sommeil, en te regardant dans les yeux, je me suis sentie délivrée de ce poids qui pesait sur tout mon être. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'être une toute nouvelle personne. Je sais, c'est très étrange, poursuivit-elle sur sa lancée, et je ne t'en voudrai pas si tu refuses de me croire, mais c'est aussi à cet instant, en te voyant, que le mot

« espoir » m'est venu à l'esprit, bien que je n'eusse jamais entendu cette expression auparavant.

Voilà qui était étrange pour Tristan. Elle disait pourtant la vérité, il en était convaincu. Mais il existait une nuance entre dire la vérité et posséder la vérité... Comment un mot peut nous venir sans que nous ne l'ayons jamais rencontré avant ? C'était impossible, car on pense à travers le langage et on ne peut décemment pas formuler une idée sans la connaître. Elle connaissait donc le mot « espoir » mais elle ne le savait pas. Paradoxal. A moins que la connaissance ne soit plus sur le même plan que le savoir, légèrement en retrait. Un décalage pour brouiller les esprits : il ne voyait que ça. Elle était donc amnésique. Amnésique de l'espoir.

- Et toi ? s'enquit de demander Ambre. Sais-tu ce qu'est l'espoir ? Puisque ce n'est pas toi en personne...
- Je ne sais pas, je cherche depuis cinq ans la signification de ce mot.
- C'est une jolie quête ça !
- Oui, on peut dire ça, sourit-il face à tant d'enthousiasme. Veux-tu te joindre à moi pour découvrir ce qu'est l'espoir ?
- Avec plaisir ! Mais par où commencer ?

- A vrai dire, j'ai un premier indice : il s'agit d'un fragment de poème que j'ai découvert dans mon grenier, deux semaines avant ton accident :

*C'était en cet endroit qu'elle l'avait laissée
Il en devint le roi, gardien d'une pensée
Couronné par le lierre, au sommet de sa gloire
Ce chêne séculaire avait toujours espoir*

